Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 4

Artikel: Un trait de galanterie
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185655

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

MADAME. — Vous pouvez commencer votre conte...

MONSIEUR, *allant avouer*. — Je...

MADAME, *l'interrompant*. — Seulement, je vous avertis que je n'en croirai pas un mot.

MONSIEUR. — Alors autant ne rien dire.

MADAME. — Vous le voyez, j'étais bien certaine qu'en vous mettant au pied du mur, vous ne trouveriez rien à dire. Ah ! je connais toutes vos malices.

MONSIEUR. — Mais, sacrebleu ! !

MADAME. — Oui, oui, vous jurez pour vous donner le temps de trouver votre mensonge.

MONSIEUR, *exaspéré*. — Mille millions de milliasses ! veux-tu me laisser parler ?

MADAME. — Oh ! allez, allez, votre humble esclave vous écoute.

MONSIEUR. — Eh bien ! un de mes amis, qui était à la veille de faire faillite, s'est adressé à moi, et toute la journée j'ai couru pour le tirer de peine en offrant ma garantie.

MADAME. — Et après ?

MONSIEUR. — C'est tout.

MADAME, *après un soupir*. — Ah ! j'ai bien fait de payer le boulanger hier, nous avons au moins le pain assuré pour un mois... Dès ce soir, j'habituerai notre fils à coucher sur la paille, car tel est son avenir, à cet enfant dont le père prodigue sa fortune au premier coquin venu.

MONSIEUR. — Oh ! coquin ! C'est bien vite qualifier quelqu'un dont tu ignores encore le nom.

MADAME, *d'un ton de mépris*. — Avec ça que je n'ai pas déjà deviné qu'il s'agit de cet infect et stupide Ducoudray.

MONSIEUR. — Double erreur ! D'abord, ce n'est pas Ducoudray..... et il est loin d'être stupide. C'est un fabuliste distingué... Depuis Lafontaine, il y avait une place à prendre et Ducoudray s'en est emparé.

MADAME, *avec colère*. — Quand je pense qu'il a eu l'audace de me dédier une de ses ordures ! !.... « A VOUS, MADAME, CE FRUIT RESPECTUEUX DE MA MUSE..... » Une jolie tinette que sa muse !

Récitant avec ironie :

Pour la fille de son notaire,
Un éléphant mourait d'amour.
Il demanda sa main au père,
Qui lui répondit sans détour :
« Avoir un éléphant pour gendre
Serait le comble de mes vœux !
Mais les sots feraient un esclandre
Et les sots, hélas ! sont nombreux.
Voilà pourquoi je vous refuse. »

MORALITÉ

Que de bêtises commet-on
Qui, bien souvent, n'ont d'autre excuse
Que la peur du : Qu'en dira-t-on ? ? ? ?

Hein ! Est-ce assez idiot ! Voyons, je vous le demande. Un éléphant qui veut épouser la fille d'un notaire, là, vrai, est-ce possible ?

MONSIEUR. — Oh ! moi, tu sais, depuis l'invention du téléphone et du phonographe, je ne crois plus à rien d'impossible.

MADAME, *reprise de fureur*. — Et c'est pour ce misérable fabuliste que vous ruinez votre famille... Oh ! comme j'ai eu tort de ne pas croire mes pressentiments le jour où, pour la première fois, il est entré ici avec ses gros souliers crottés. Je me souviens que je me suis dit aussitôt : « Il a déjà deux pieds dans notre salon, il en aura bientôt quatre dans notre caisse. » Et ça n'a pas manqué ! ! ! A cette heure, notre avenir est dans les mains de ce Ducoudray, pour lequel vous avez répondu.

MONSIEUR, *agacé*. — Je t'affirme que ce n'est pas Ducoudray.

MADAME. — Alors, c'est quelque vaurien de son espèce que vous n'osez pas plus avouer.

MONSIEUR. — Ne dis pas d'injures, car, si tu savais le nom, tu en serais au désespoir.

MADAME. — Oui, il ne peut y avoir qu'un misérable, un sacripant, un chevalier d'industrie... un filou... un escroc... un voleur...

MONSIEUR, *perdant patience*. — Eh bien ! puisque tu tiens tant à le savoir, j'ai répondu pour ton frère, qui avait été trop imprudent avec les fonds turcs ! ! !

MADAME, *repentante*. — Ah ! mon pauvre Duflost pardonne-moi.

(Les deux époux s'embrassent.)

MONSIEUR. — Là ! maintenant que la paix est faite, dînons-nous ?

MADAME. — Pas encore.

MONSIEUR. — Pourquoi ?

MADAME. — Parce que j'ai eu à envoyer la cuisinière en course dans la journée, de sorte qu'au lieu de six heures, nous ne pourrons dîner qu'à sept.

MONSIEUR. — A sept heures ! ! ! Et tu me faisais une scène en prétendant que j'étais en retard de quelques minutes !

MADAME. — C'était pour te faire prendre patience, mon bon chat.

Un trait de galanterie.

Deux amis, l'un de Genève, que nous appellerons Arthur, l'autre de Berne, auquel le nom de Fritz conviendra parfaitement, se rencontrent fréquemment dans leurs voyages d'affaires. Le Genevois, toujours gai, plein d'esprit, a une aptitude toute particulière pour le calembour. Sa conversation, agréablement assaisonnée de plaisanteries de bon aloi, ne manque jamais d'attirer dans sa compagnie de nombreux amis et lui vaut, fort souvent, la sympathie et les bonnes grâces du beau sexe.

L'automne dernier, nos deux amis se serrent la main à Neuchâtel, prennent le thé ensemble à l'hôtel du Faucon et causent de choses et d'autres.

La jeune blonde qui les sert se montre si prévenante, si empressée, que le galant Arthur éprouve le besoin de lui témoigner sa satisfaction d'une façon à la fois spirituelle et délicate.

— Mademoiselle Jeanne, lui dit-il, vous êtes

vraiment comme cette tasse..... pleine de bonté (bon thé).

Et l'entourage de rire et d'applaudir à ce mot heureux.

En sortant de table, Fritz dit à son compagnon, sur un ton qui laissait percer quelque dépit :

— Tu sais touchours dire de cholies choses aux tames, toi..... Moi ché ne buis pas..... ché ne suis qu'un tête carrée..... mais attends seulement quand ché saurai mieux le vrançais !.... Ché veux aussi, gomme toi, dire des cholies choses aux tames.

Quelques semaines après, Fritz déjeunait à l'hôtel du Cheval-Blanc, à Bulle ; et tout en prenant son café au lait, il conversait aussi bien que mal avec la maîtresse du logis, toujours souriante et fort aimable.

Fritz grillait de lui dire quelque chose de flatteur. Tout à coup, il se souvient du mot d'Arthur à Neuchâtel, qu'il n'avait, paraît-il, pas très bien compris, et veut l'utiliser. Il saisit alors le moment favorable et dit à la dame avec son plus gracieux sourire :

— Matame, vous êtes gomme cette tasse... pleine de bon kâfé ! L. M.

Lo bourrisquo et lo fromadzo.

Dein lo vîlho teimps, lè régents n'aviont pas fauta d'étrè atant éduquâ qu'ora. L'est veré que n'étiont pas atant payî non plie. Poru que l'aussont bouna voix po bramâ âo prédzo et bouna man po mettrè lè noms âi chaumo et âi novés testameints, l'étâi tot cein qu'ein falliâi. Se dein lè z'aleçons lâi avâi on mot iô on bouébo crotsivè, lo régent lâi fasâi : « Châota-lo ! » quand lo savâi pas li-mêmo, et tot parâi tot allâvè bin. Ora, bîgre, n'est pequa cein ; dussont tot savâi et lè z'einfants assebin, que cein fâ que lo mondo n'est pas pî asse mâlin què lè z'autro iadzo, mâ on bocon pe crouïo.

Don po ein reveni âo vîlho teimps, lo régent dè la petite écoula dè Bullet étâi z'u moo et coumeint adon n'iavâi pas tant dè clliâo folhie d'avi, ni dè clliâo gazettès po démandâ dâi taupi, dâi menistrès, dâi grandzi et dâi régents, lo menistrè dè lé d'amont avâi tot bounameint démandâ du la chére se y'avâi cauquon que sarâi décidâ dè teni l'écoula et que faillâi allâ lo lâi derè. Ma fâi coumeint lo gadzo n'étâi pas tant gros : trâi crutz per dzo, nion ne s'ein tsaillessâi. Portant, à la fin, sè trovâ on coo que n'avâi jamé pu appreindrè lo meti de serejâo, po cein que l'étâi trâo béte, qu'allà à la cura po démandâ la pliace dè régent. Lo menistrè lâi vollie férè cauquiès démandès dâo catsimo, mâ lo gaillâ étâi tant toupin que ne desâi què daî folérâ, que lo menistrè lâi fe que cein ne poivè pas allâ et que ne faillâi pequa sondzi à cein.

Tot parâi cein eimbétâvè lo gaillâ, kâ n'aviont qu'on bourrisquo et qu'ena vatse et n'avâi pas prâo ovradzo por li et son pére, et portant faillâi que l'aussè oquiè à férè. L'allà devezà dè cein à son vesin, on bon vîlho, qu'étâi on hommo dè bon conset et que lâi fe : « Accuta, noutron menistrè est on bravo hommo, qu'âme gaillâ lè bertou ; tè faut lâi retornâ et lâi portâ dou fromadzo gras, vo dussa ein avâi, et coumeint t'és solet po postuslâ, tè vâo prâo bailli la pliace. »

L'est bon. Lo gaillâ met duès tomès dein on bissat, lè gangueliè su l'étsena de se n'âno et retracè à la cura. Tot parâi ein lâi alleint, sè peinsâvè : « Dou fromadzo, l'est portant bounadrâi ! se y'essiyîvo avoué ion !... » et arrevâ à la cura, l'ein preind ion, laissè l'autro dein lo sa et va vai lo menistrè.

— Bondzo, monsu lo menistrè, se fe, ye revegné vairè po cllia pliace et pi ein mémo teimps vo z'apporto on fromadzo gras.

— T'as bin dè la bontâ, mâ dianstre, n'est pas lo tot, l'est la cabosse que tè manquè !...

Enfin, aprés avâi prâo devezâ, que lo gaillâ sè recoumandâvè adé, lo menistrè lâi fe :

— Eh bin ! accuta, pisque t'as tant einvià d'étrè régent et que te m'as apportâ 'na bouna toma, tè bailléri la pliace, vouâiquie la man, mâ tè foudra veni vers mè, que tè diésso on pou coumeint on fâ l'écoula.

Et lo serejaô manquâ sè reintorna tot conteint à cambeïon su se n'âno et ein reimporteint l'autra toma.

— Et pi ? se lâi fe lo vesin.

— Oh ! câisi-vo, ye rapporto ion dâi fromadzo, kâ se lè z'avé bailli ti lè dou, lo bourrisquo et mè n'étiâ nonmâ.

Miss Arabella.

II

Lorsque miss Arabella rentra, sa figure avait repris son expression de sérénité habituelle. Elle salua avec un sourire de bienveillance les personnes réunies au salon.

— Qu'il fait beau ce matin ! s'écria-t-elle en s'adressant d'un ton doucereux à la jeune femme, sa belle-sœur, qui était assise devant un guéridon, une broderie à la main... C'est comme si le bon Dieu voulait arriver jusqu'à nous par l'entremise de ses plus parfaits ouvrages. Heureux celui qui entend sa voix !

La jeune femme ne répondit rien. Robert, qui, à son retour, s'était placé en face de sa belle-mère, avait peine à contenir son hilarité.

— Parmi toutes les voix qui parlèrent tout à l'heure à ma tante sous les grands arbres du parc, dit-il, le langage qui a dominé tous les autres a été celui de la cloche du déjeuner. Nous sommes à temps, n'est-ce pas ?

A cette incartade imprévue, lady Wilson ne put s'empêcher de partir d'un franc éclat de rire.

Mais le visage de miss Arabella prit son masque le plus sévère.

— Robert !... Vous médisez... Apprenez à modérer votre langue, mon enfant, car c'est un instrument dangereux.

— Ah ! si chacun en était convaincu comme moi !... répliqua l'impitoyable adolescent.

Et de nouveau ses yeux se tournèrent moqueusement vers sa tante.

Mais sa réflexion resta sans réfutation. Le maître de céans venait d'entrer.

Il paraissait beaucoup plus âgé que sa femme. Cependant le regard qu'ils échangèrent démontra que de part et d'autre la tendresse était égale.

— Bonjour, chère Maude, lui dit sir Wilson, en se débarrassant de sa gibecière et en lui pressant affectueusement la